



Christine BARD (sous la dir. de), *Un Siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, 481 p.

Carolyn J. DEAN

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/clio/246>

ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2000

ISBN : 2-85816-515-7

ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Carolyn J. DEAN, « Christine BARD (sous la dir. de), *Un Siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, 481 p. », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 11 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/246>

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Tous droits réservés

---

## Christine BARD (sous la dir. de), *Un Siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, 481 p.

Carolyn J. DEAN

---

- <sup>1</sup> *Un Siècle d'antiféminisme* est l'un des premiers travaux universitaires s'attachant à définir l'antiféminisme et à en retracer l'historique en France au cours des cent dernières années. Son intérêt repose sur l'éventail et la variété des contributions réunies par Christine Bard autour de trois axes : « De la fin du XIXe siècle aux années folles », « Des années 1930 au *baby boom* » et « Du MLF à nos jours ». Il rend compte non seulement de la véritable bataille contre les droits politiques des femmes menée par les législateurs et les observateurs sociaux, de gauche comme de droite, mais aussi des structures psychologiques et culturelles qui ont façonné ces débats. Ce livre pose ainsi ce qu'est l'antiféminisme (la lutte contre l'égalité des sexes), mais cherche surtout à en explorer les diverses manifestations historiques, les contradictions : toute la complexité. L'antiféminisme, comme les auteurs ne cessent de le répéter, ne se confond pas avec la misogynie mais est plutôt la mise en œuvre et l'expression socio-politiques de la misogynie ; il n'est pas non plus toujours chargé d'enjeux politiques et présente souvent un caractère « ordinaire » (si profondément ancré dans la pensée et les institutions qu'il en devient banal, quotidien). L'antiféminisme n'est même pas nécessairement misogyne (Zola, par exemple, vénère la maternité et révère le corps alourdi et débordant de la femme enceinte mais c'est pour mieux réaffirmer les impératifs de la norme chère aux antiféministes : chez Zola, « toutes celles qui s'émancipent sont des héroïnes négatives » (Michelle Perrot, p. 101). À l'inverse, à la fin du XIXe siècle, certains écrivains parmi les plus misogynes, comme Octave Mirbeau, peuvent prêcher l'égalité des sexes.
- <sup>2</sup> À lire cet ouvrage collectif, on voit que l'antiféminisme de la Belle Époque se présente comme un discours, tantôt explicite tantôt voilé, contre les droits des femmes et qu'il se développe en réaction à la « première vague » féministe. La menace que la contestation féministe faisait peser sur l'ordre établi est encore renforcée après la guerre franco-prussienne, alors que se font jour des préoccupations natalistes partagées par la droite

comme par la gauche. Les exigences des femmes, qui prétendent accéder aux professions jusqu'alors interdites, génèrent de vives inquiétudes : on dénonce vigoureusement la grandissante confusion des sexes à un moment où la « virilité » de la nation est justement mise en question. La défaite militaire et la restructuration des secteurs public et industriel conduisent Émile Faguet à noter que « l'immense majorité des professions civiles sont des routines que peuvent apprendre en quelques années les plus médiocres cerveaux féminins ». À cela, Annelise Maugue réplique, dans sa fine analyse de la littérature de la période : « Mais sur quoi fonder la suprématie de l'homme au sein du couple s'il n'est plus homme socialement ? L'exclusion des femmes [...] est le dernier rempart, l'ultime preuve que peut se donner le sexe masculin en état de doute du caractère 'viril' de ses activités » (p. 79). Dans ces discours antiféministes transparaissent ainsi clairement les inquiétudes des hommes sur leur propre masculinité, et la façon dont ils les déplacent sur les femmes. L'antiféminisme n'est donc jamais seulement la somme de l'opinion des hommes sur les femmes mais aussi un véritable dialogue entre hommes sur les hommes. C'est de plus un dialogue qui a souvent force de loi. À propos de l'antiféminisme de la Belle Époque, Florence Rochefort montre bien que sa « rhétorique réactionnaire » ne s'inscrit pas dans un dialogue sérieux avec le féminisme : il déploie des stratégies de langage spécifiques et s'appuie sur la caricature afin, précisément, d'éviter tout discours raisonné qui pourrait menacer la position masculine. Ainsi Georges Clémenceau, en principe partisan de l'égalité entre les sexes, invoque-t-il le péril d'une nation affaiblie par des femmes qui se soustrairaient à leurs devoirs familiaux, et il leur dénie de ce fait les mêmes droits qu'aux hommes : « Nul besoin de mettre en cause le militantisme ni de refuser l'égalité des sexes pour s'inscrire dans l'antiféminisme » (Florence Rochefort, p. 143).

- 3 La transition de la première partie du livre à la deuxième reflète précisément le passage de l'antiféminisme virulent fin de siècle, aux accents hystériques, à celui, plus indirect et « nuancé », qui va de l'entre-deux-guerres aux années 1950 æ période que l'on a pu qualifier de « backlash ». Comme l'explique Michelle Perrot, « ce qu'on appelle *backlash* n'est pas un pur et simple retour en arrière, mais un déplacement de frontières recomposées de manière plus subtile » (p. 9). En reprenant l'histoire de l'antiféminisme sous cet angle, l'ouvrage en brosse un « portrait » conceptuel et empirique, changeant d'une époque à l'autre, et rend tangible ce que Virginia Woolf appelait l'« arôme » du sexisme : une odeur pénétrante et pourtant de plus en plus difficile à identifier, si puissante bien qu'insaisissable que l'antiféminisme prend souvent les traits du féminisme, et s'en donne parfois même le nom.
- 4 Dans leurs analyses des politiques sociales, les auteurs du recueil doivent ainsi s'efforcer de distinguer l'antiféminisme du féminisme dans le discours nataliste. Il est vrai que la crainte d'une prétendue « dépopulation » française (sentiment exacerbé par la Grande Guerre) conduit le législateur à faire passer non seulement les lois anti-avortement les plus draconiennes d'Europe mais aussi à voter toute une série de subventions en faveur des familles. L'État octroie l'assurance-maternité en 1926 et les allocations familiales en 1932, mesures approuvées par les féministes elles-mêmes. Une telle politique suppose que l'identité féminine se confond avec la maternité et s'oppose aux femmes qui travaillent hors de la maison ; elle reçoit néanmoins un large soutien parce que, précisément, « le propre d'une idéologie dominante est qu'elle n'est même plus identifiée » (Françoise Thébaud et Christine Bard, p. 155). D'un point de vue culturel aussi bien que socio-politique, l'antiféminisme et le féminisme ne sont pas faciles à distinguer. La garçonne

(nommée ainsi par Victor Margueritte dans son roman qui porte ce titre, en 1922) a longtemps passé pour un symbole de libération, en dépit de la réelle régression qu'a connue le sort des femmes durant l'entre-deux-guerres (lois contre l'avortement et la contraception, refus du suffrage féminin). Pourtant la garçonne est « une figure négative, l'antithèse de la femme nouvelle dont rêvent les féministes, mais l'exact opposé aussi de l'image traditionnelle de la féminité » (p.162). Elle incarne en effet un fantasme antiféministe en justifiant les lamentations de l'après-guerre sur l'effondrement de l'ordre social, et devient l'emblème de la dissolution morale et sociale. Les années folles sont donc un mythe, comme nombre d'historiens l'ont démontré, et la « femme libérée » est en fait la manifestation d'une idéologie dominante ancrée dans l'antiféminisme.

- 5 La même histoire se poursuit du Front Populaire à la seconde vague féministe. La posture féministe légitime l'antiféminisme : Léon Blum engage trois femmes à la satisfaction générale, ainsi la gauche peut faire l'économie d'une vraie réflexion sur l'exclusion politique des femmes. Durant la période de Vichy, des antiféministes s'affirment féministes : dans la très populaire série des *Brigitte* de Berthe Bernage, l'héroïne proclame qu'« être féministe, c'est accomplir le beau métier de femme et de maman » ( Colette Cosnier, p. 246). La section des femmes du Front National de la Résistance fait une distinction entre leur « féminisme » (la célébration de la différence sexuelle) et le « féminisme moderne », qui prêche la « guerre des sexes ». Quand les femmes se battent au nom de la Résistance ou de la Nation, leur participation est minimisée. Bien qu'ayant lutté contre les Nazis, elles se sont vu refuser leur inscription dans la mémoire nationale : on se souvient plus souvent de celles qui se sont compromises avec l'occupant, spectaculairement exhibées, crânes rasés (acte qui, symboliquement, présente la sexualité féminine comme responsable de la trahison). Ce qui faisait prononcer à Gertrude Stein sa fameuse remarque sur les tondues : « Nous voilà au Moyen Age ».
- 6 Où en est l'antiféminisme de nos jours ? Même après les années 1970 et les conquêtes législatives du Mouvement de Libération des Femmes, « le stéréotype ne s'est quasiment pas renouvelé depuis la fin du XIXe siècle » (Christine Bard, p. 308). Certes, les femmes ont beaucoup changé mais elles doivent toujours se battre pour l'égalité dans la vie professionnelle ou syndicale, et tout un discours véhiculé par le cinéma entretient sur de nouvelles bases leur subordination. L'antiféminisme est toujours vivant et se porte bien ; il ne fait que varier sa sphère d'action et intégrer de nouveaux enjeux.
- 7 Cet ouvrage comble une importante lacune de la recherche historique ; il aurait pu pourtant explorer plus systématiquement la spécificité de l'antiféminisme français. Des questions complexes, comme l'idéologie universaliste de la France, et les conséquences qu'elle entraîne, ne font pas l'objet d'une analyse rigoureuse : elles sont passées sous silence en raison de l'hostilité française à la notion de « différence ». De la même manière, la conception et la délimitation des sphères publiques et privées sont, en France, assez différentes de celles des Anglo-Américains, par exemple, ce qui éclaire l'extrême résistance que rencontre en France le slogan féministe : « l'intime est politique ».
- 8 Signalons pour finir une légère erreur. Le terme de *politically correct* a été inventé par la gauche américaine, par auto-dérision, et non par la droite, ainsi que Christine Bard l'écrit. Peut-être pouvons-nous garder cette expression, tristement utilisée à mauvais escient, pour décrire les aspects les plus remarquables de ce livre. En effet, dans son acception originale, *politically correct* signifiait : nuancé mais critique, sensible et spirituel, rigoureux et fantaisiste, tout à la fois.

traduit par Anne Richardot